

Malgré les menaces de Claude, qui avait juré de le dénoncer à la justice et de donner son signalement s'il tentait de fuir, il s'était dit que le plus sûr moyen de se tirer d'affaires était d'échapper d'abord à l'ex-matelot et d'aller se cacher dans un coin de Paris ou de ses environs.

En conséquence, il résolut de recommencer à Courbevoie ce qui lui avait si bien réussi à Mantes à l'hôtel de la gare.

L'aubergiste s'était engagé à le surveiller, mais s'acquittait mollement de cette tâche, bien convaincu que la blessure saignante encore de son prisonnier ne lui permettrait point de tenter une fugue si prompte.

En cela il se trompait.

Tandis que Claude arrivait à la maison de santé d'Auteuil et contribuait à surprendre Fabrice en flagrant délit, le poison à la main, Laurent, non sans beaucoup de peine et sans douleur aiguës, parvenait à se faire une sorte d'échelle avec les couvertures et les draps de son lit, et s'évadait par la fenêtre.

Une fois libre, il alla droit à la villa de Neuilly, dont il avait les clefs et où il espérait rencontrer Fabrice. Il y pénétra avec des précautions infinies afin de n'éveiller personne, et il se glissa jusqu'à la chambre de son maître.

La chambre était vide.

Le lit n'avait pas été foulé.

Laurent frissonna de la tête aux pieds.

— Il est arrivé malheur à mon maître, j'en suis sûr ? murmura-t-il ; les calomnieurs ont eu le temps d'agir contre lui, et je suis revenu trop tard pour le mettre sur ses gardes. Il est perdu peut-être... Je ferai bien de songer à mon propre salut.

Le valet de chambre essaya ses clefs aux meubles de Fabrice.

L'une d'elles ouvrit un des tiroirs du bureau.

Laurent trouva dans ce tiroir un portefeuille assez agréablement garni de billets de banque.

Il le mit dans sa poche, en se disant avec conviction :

— Qui sait si ces quelques milliers de francs ne seront pas utiles un jour ou l'autre à mon pauvre maître ? Ce n'est pas pour moi que je les emporte, c'est pour lui.

Ces réflexions achevées, il monta dans sa chambre, prit au fond d'une armoire un petit sac de voile renfermant ses économies, fit un paquet d'un peu de linge et de vêtements indispensables, et se retira sans bruit, comme il était venu, le cœur gonflé douloureusement par la crainte de ne plus revoir cette chère maison où il s'était trouvé si bien.

Sorti de la villa, il s'en alla clopin clopant, son paquet sur sa bonne épaule, jusqu'à la barrière de l'Etoile.

Là, quoiqu'il fût tout près d'une heure du matin, il trouva un fiacre attardé.

Le cocher (moyennant une somme assez ronde, payée d'avance), consentit à le conduire à Vincennes.

Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? se demandera-t-on.

C'est que Laurent avait à Vincennes un cousin marié, tenant une petite boutique de mercerie, et qu'il comptait lui demander asile.

Ce cousin, quoique très-surpris de le voir arriver au milieu de la nuit et notablement endommagé, le reçut cependant de bonne grâce.

La mercière se leva pour lui préparer un bon lit, dans lequel il s'étendit avec délice après avoir pris un biscuit et deux verres de vin de Bordeaux.

Le lendemain matin il raconta une histoire assez vraisemblable pour expliquer sa blessure, ajoutant que son maître, dont il possédait la confiance et les sympathies, l'avait autorisé à aller se faire soigner chez ses parents, tout en continuant à lui payer ses gages...

Il ne serait donc point à charge à son cousin, et lui servirait une pension suffisante pendant le temps qu'il passerait chez lui.

Ceci fut accepté de bon cœur, comme Laurent le proposait. L'ex-intendant eut une assez grosse fièvre qui dura quelques

jours, mais sa cousine lui prodigua des soins intelligents, la fièvre disparut, la blessure se cicatrisa, et la convalescence fit des progrès rapides.

Un beau jour cependant l'ancien valet de chambre reçut un coup terrible.

Tout Paris s'occupait de la tentative d'empoisonnement commise dans la maison de santé d'Auteuil.

Les journaux se faisaient l'écho de mille racontars à ce sujet, et ne tarissaient point en commentaires sur l'arrestation de Fabrice Leclère.

L'un des mieux renseignés, le *Petit Journal*, publiait sous ce titre : LE MÉDECIN DES FOLLES, un récit détaillé et très exact de la scène profondément dramatique que nos lecteurs connaissent.

Ce récit tomba sous les yeux de Laurent, qui frissonna d'épouvante et d'horreur.

Il ne fit aucune confiance à son cousin, mais il réclama chaque jour le *Petit Journal*, qui lui apprit le transfèrement à Melun de Fabrice Leclère, que la justice appelait dans cette ville pour lui demander compte d'un autre assassinat.

Chacun de ces détails faisait dresser les cheveux sur la tête de Laurent, mais n'ébranlait point sa foi en son maître.

— Il est innocent !... se disait-il. Est-ce qu'un jeune homme qui a toujours été bon comme le bon pain pour son valet de chambre est capable d'assassiner et d'empoisonner ?... Jamais de la vie !... M. Fabrice est victime d'un abominable complot ! Il avait bien raison de se défier de Claude Marteau ! C'est ce scélérat de matelot qui a tout fait, et qui se tire du guépier en y poussant mon maître à sa place ! Je ne laisserai pas une pareille infamie s'accomplir si je puis l'empêcher ! J'ai de l'argent à M. Fabrice... Je m'en servirai pour son salut...

### III

#### UN PAQUET DE FIGUES

Quoique plein de suffisance, vaniteux, infatué de son mérite, Laurent avait une bonne nature, très-susceptible d'attachement et il le prouvait.

Sa naïveté lui mettait sur les yeux un épais bandeau à l'endroit de son maître qu'il aimait, et que de la meilleure foi du monde il croyait calomnié.

Une fois l'idée de travailler à la délivrance du prisonnier bien ancrée dans sa cervelle, il résolut d'aller à Melun pour tenter de mettre à exécution le beau projet qu'il avait conçu.

En conséquence il quitta son cousin de Vincennes afin de s'installer dans la ville où Fabrice Leclère devait être jugé.

Sa simplicité d'esprit n'arrivait pas tout à fait jusqu'à la sottise.

Il se dit que dans un hôtel il serait obligé de produire quelque papier établissant son identité, ce que naturellement il ne voulait à aucun prix ; mais il lui parut facile de tourner la difficulté en louant une chambre modeste sous un nom supposé, et en payant un terme d'avance.

Il acheta un lit, une table, une chaise, quelques objets de ménage indispensables, et le soir même il prit possession de sa nouvelle demeure.

Jusqu'au jour où le drame était venu remplacer le calme dans son existence, Laurent portait des favoris touffus et sornaisait soigneusement chaque matin le reste du visage.

Depuis trois semaines sa barbe avait poussé.

Sous l'influence des souffrances et de la fièvre causées par sa blessure, ses joues s'étaient creusées.

Bref, le changement survenu rendait l'ex-valet de chambre à peu près méconnaissable.

Il acheta chez un fripier un chapeau à larges bords garni d'un crêpe, et une longue redingote démodée.

Ce costume et des lunettes à verres bleus lui donnèrent une apparence vieillotte et souffreteuse.

On devait le prendre et on le prit en effet pour un petit